

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,

Rue de Lorraine, 13,

à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont

annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclamés 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue duf. Poissonnière, 10
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 19 Juillet 1870.

S. A. S. Madame la Princesse Marie, Princesse Héréditaire, est heureusement accouchée le 12 juillet à 5 heures du soir, au Palais Stéphanie à Bade, d'un Prince qui a reçu les noms de Louis-Honoré-Charles-Antoine. Le Prince nouveau-né a été baptisé le lendemain matin dans la Chapelle du Palais.

Le Parrain était S. A. S. le Prince Charles III et la Marraine était S. A. R. Madame la Princesse Marie de Bade, Duchesse d'Hamilton.

La nouvelle de la délivrance de S. A. S. Madame la Princesse Héréditaire a été accueillie à Monaco avec un enthousiasme qui prouve combien la population est attachée à ses Princes.

La naissance du Prince Louis n'apporte point seulement la joie dans la famille Souveraine, et particulièrement au cœur de S. A. S. Charles III et de son fils le Prince Héréditaire, elle répond encore aux vœux les plus chers du pays ; il en est fier et s'en réjouit, parce qu'elle est destinée à resserrer de plus en plus les liens qui l'unissent à l'antique Maison des Grimaldi, déjà vieille de dix siècles, et à en perpétuer l'illustre race sur le sol Monégasque.

Plus que jamais l'avenir de la Principauté est assuré et désormais Charles III sera encouragé, au milieu de ses efforts incessants pour le bien de son peuple, par la pensée que son œuvre sera continuée par son fils et son petit-fils.

Aussi une vive et religieuse allégresse a éclaté dans les fêtes qui ont eu lieu à l'occasion de cet heureux événement qui a été salué par une salve de 21 coups de canon.

Avant-hier dimanche, un *Te Deum* auquel assistaient M. le Gouverneur Général, *par intérim*, toutes les autorités civiles et militaires de la Principauté, ainsi que les Gardes-d'honneur du Prince, a été chanté dans l'église cathédrale pavoisée pour la circonstance.

L'orchestre du Casino qui prêtait son concours à cette solennité, a exécuté, avec cet ensemble parfait qu'on lui connaît, plusieurs morceaux choisis de son répertoire.

Malgré un temps affreux, une foule compacte assistait à cette cérémonie religieuse qui a été excessivement imposante.

NOUVELLES LOCALES.

Son Excellence le baron Imberty, Gouverneur Général de la Principauté, est parti pour Plombières, où, sur le conseil des médecins, il va entreprendre une cure thermale.

Espérons que ce voyage se terminera heureusement, et que Son Excellence reviendra parmi nous entièrement rétablie.

Un orage, comme de mémoire d'homme on ne se rappelle pas en avoir vu à Monaco, a éclaté la semaine dernière sur notre territoire. Des grêlons, dont une grande partie atteignaient la grosseur d'un œuf de poule, sont tombés sur nos jardins qu'ils ont littéralement hachés. La récolte des oliviers est entièrement perdue, et celle des citronniers n'en vaut guère mieux.

Indépendamment des dégâts considérables que cet orage épouvantable a causés à la campagne, nous avons encore à mentionner ceux occasionnés à la plupart des immeubles ; toutes les vitres des ciels-ouverts ont été brisées, et les maisons dont les fenêtres privées de volets s'ouvraient du côté de l'ouest, d'où venait l'orage, ont eu également leurs carreaux mis en pièces.

Pour donner à nos lecteurs une idée de la violence avec laquelle les grêlons étaient lancés dans l'espace, nous dirons que plusieurs vitres ont été perforées comme par des balles de fusils, et qu'un cocher qui conduisait sa voiture, a eu les mains meurtries au point d'être obligé de les panser.

Nous n'avons jamais assisté aux orages du Nouveau-Monde qu'a si bien décrits Chateaubriand, mais nous croyons difficilement qu'ils puissent offrir un spectacle plus imposant et plus terrible à la fois.

Un autre orage, aussi violent mais moins désastreux en ce sens qu'il n'a pas été accompagné de grêle, a éclaté dimanche matin et a transformé en torrents, durant une heure, la plupart de nos voies publiques.

La société philharmonique de Monaco s'est fait entendre avant-hier, entre 5 et 6 heures du soir, sur la place du Palais, à l'occasion de la naissance du Prince Louis-Honoré-Charles-Antoine.

Nous avons constaté avec plaisir un progrès marqué dans l'exécution des morceaux, et nous en félicitons sincèrement les exécutants si intelligemment dirigés par M. Testa.

L'éclipse de lune qui a eu lieu le 12 du courant a pu être observée à Monaco, le ciel s'étant éclairci à la suite de l'orage dont nous venons de parler. Malheureusement la sécheresse de l'atmosphère a empêché que le satellite de notre planète disparut entièrement à nos yeux ; on l'a aperçu durant toute la durée du phénomène offrant à l'œil un aspect d'un rouge blafard. Cette couleur due à la réfraction des rayons solaires qui se replient autour de la terre, est d'autant plus intense que l'atmosphère est dégagée de toute vapeur d'eau.

La Banque de France prévient le public qu'il circule en ce moment de faux billets de banque de mille francs, contre l'émission desquels il est invité à se mettre en garde.

Voici quelques caractères auxquels on les reconnaîtra :

La vignette est obtenue par une impression lithographique qui se trahit au simple toucher, ne pouvant produire le relief que donne aux billets le foulage de la presse typographique, foulage sensible, surtout dans les mots *Banque de France* et *Mille francs* ; l'exécution est des plus défectueuses, sans parler de la lourdeur des tailles, qui ne peut pas être perceptible à tous les yeux ; la plupart des têtes ne sont que des caricatures, particulièrement celles des deux médaillons du recto et celles des figures de femmes du verso.

En outre, les dimensions de cette vignette diffèrent de celles du billet ; elles ont 3 millimètres de moins sur la longueur et sur la hauteur.

Enfin les chiffres noirs du numérotage sont lourds, épais, souvent baveux, et n'ont aucune ressemblance avec les chiffres nets et délicats employés par la Banque de France.

Notre collaborateur et ami, M. Evariste Carrance, vient d'être nommé chevalier de l'ordre très-noble de San-Marino.

Un grand inconvénient des voies publiques non pavées est, comme on le sait, la nécessité de les arroser constamment. Les règles les plus élémentaires de l'hygiène font de cette opération un devoir pour les municipalités, d'autant plus que la poussière qui aveugle et étouffe contient souvent des molécules organiques pouvant produire sur notre économie des effets pernicieux.

Mais l'arrosage, tel qu'il est pratiqué presque par-

tout, est un système fort coûteux pendant les chaleurs et il ne remplit qu'imparfaitement son but, les molécules de poussière n'étant que momentanément fixées au sol.

On a expérimenté en Angleterre, depuis deux ou trois ans, un nouveau procédé qui a répondu complètement aux espérances de son inventeur.

M. Cooper mélange avec l'eau contenue dans les tonneaux d'arrosage une dissolution de chlorures déliquescents. Dès qu'ils sont répandus sur les chaussées, ces sels absorbent les vapeurs d'eau de l'atmosphère; de plus, en se cristallisant à la surface, ils emprisonnent pour ainsi dire les particules de poussière qu'ils retiennent sur le sol. Ils présentent ainsi une double action: action chimique par l'absorption de l'humidité, action mécanique par l'agglomération des débris pulvérulents de la chaussée.

Pendant le jour, sous l'influence de la chaleur du soleil, l'humidité du sol est vaporisée en partie, mais dès que la nuit arrive, cette humidité est absorbée et condensée de nouveau par les sels déliquescents dont le sol est imprégné, et le matin la chaussée a l'aspect qu'elle offre après l'arrosage.

L'emploi du mélange de M. Cooper dispense donc d'arroser aussi souvent, et il en résulte une grande économie dans la dépense d'eau, dans les frais du service et du matériel, et dans l'entretien, la réparation et le balayage des voies publiques.

Faisons remarquer, en outre, que les qualités antiputrescentes et antiseptiques des chlorures, en désinfectant les matières déposées sur le sol, ont une influence salutaire sur l'hygiène publique; ces sels eux-mêmes sont inodores et inoffensifs, et entièrement privés d'action délétère.

Ce procédé a été appliqué l'année dernière sur une très-grande échelle dans plusieurs paroisses de Londres, à Liverpool et à Greenok, avec un succès complet.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Villefranche. — Pendant l'orage qui a éclaté dimanche sur notre territoire, une embarcation montée par trois personnes a chaviré. Les naufragés ont été sauvés par le sieur Domérego, et par deux de ses amis qui se trouvaient en mer en ce moment.

Nice. — Le Conseil de révision, dit l'*Indépendant*, tiendra séance pour l'examen des remplaçants substitués, le jeudi 21 juillet à deux heures de l'après-midi à l'Hôtel-de-Ville.

Les pièces des hommes qui désirent remplacer devront être déposées à la Préfecture (1^{re} division) trois jours avant la séance.

S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique a décidé que la distribution des prix du Lycée aurait lieu cette année le mercredi 3 août, et la rentrée des classes le mardi 4 octobre.

Parmi les nominations au concours de solfège du Conservatoire impérial, qui a eu lieu vendredi, 15 courant, sous la présidence de M. Auber, nous voyons avec plaisir figurer le nom de M^{lle} Jeanne Manotte, fille de M. Manotte, chef de notre musique municipale.

Marseille. — La déclaration de guerre à la Prusse a été accueillie ici sans crainte, et chacun s'entretient de ses résultats probables. Une animation extraordinaire règne dans notre port où doivent aborder bientôt nos troupes d'Afrique. Plusieurs des bateaux des Messageries ont été mis à la disposition de l'état et concourront de concert avec les navires de guerre au transport des régiments.

Le commerce ne va ni bien ni mal; mais la récolte des blés n'étant pas très-bonne en France, il va en résulter prochainement un surcroît d'affaires en céréales. C'est là on le sait une des principales branches du commerce marseillais, aussi nos négociants comptent-ils sur une excellente année.

On annonce, pour le mois de janvier, d'énormes arrivages; on ne parle pas de moins de deux à trois millions d'hectolitres qui viendront principalement du

Levant. Les maisons grecques qui font ce commerce ont nolisé des navires à vapeur pour ces transports.

On attend aussi des blés d'Afrique et des orges d'Espagne.

Les prix sont déjà devenus stationnaires, dit la *Gazette du Midi*, et on espère dans le courant de ce mois voir le pain redescendre à 0,45 le kilog.

Il ne faudrait pourtant pas que la guerre éclatât avec la Russie, car celle-ci étant le grenier de notre pays, dans les mauvaises années, il en résulterait une perturbation dans l'alimentation de la France, si les ports de la mer noire nous étaient fermés. Mais on est convaincu que tout se passera sur le Rhin et rien au-delà.

Un bien malheureux événement a attristé les régates des Martigues auxquelles s'étaient rendus une foule de marseillais; le bateau que montait une partie de la rédaction du *Petit Marseillais* a chaviré, par suite de l'incurie de son patron et M^{me} Advinent, belle-sœur de M. Maxime Aubray, s'est noyée. Ce dernier a failli également périr, et ce n'est que par un vrai miracle qu'il se trouve encore au nombre des vivants.

Ce qu'il y a de navrant dans tout ceci, c'est que les victimes de cet accident n'ont rencontré auprès des habitants des Martigues que la plus profonde indifférence, pour leur malheur, et nous avons même le regret de dire qu'on a profité de leur situation pour les exploiter. Nous espérons bien que la justice française, saisie de l'affaire, saura punir le batelier, cause de l'accident, et flétrir publiquement la conduite des Martégaux en cette pénible circonstance.

Des manifestations hostiles à la Prusse ont eu lieu dans notre ville. La foule s'est portée en masse au Casino et à l'Alcazar, drapeau en tête, et a demandé l'exécution de la *Marseillaise*. Après ce morceau patriotique elle a parcouru les principaux quartiers en proférant des menaces contre les ennemis de la France.

Aucun incident regrettable ne s'est produit durant le cours de cette manifestation.

Un des principaux cercles vient de voter une somme de 500 francs pour être consacrés à l'achat de paquets de tabac qui seront distribués aux soldats de passage à Marseille.

On nous assure que c'est mardi matin qu'aura lieu l'arrivée des troupes d'Afrique qui seront dirigées vers la frontière.

Une manifestation est, dit-on, préparée pour leur débarquement. Plusieurs musiques d'amateurs de notre ville iront au devant d'elles.

Croyez-vous, dit le *Petit Marseillais*, que certaines gens de notre ville utilisent leurs aptitudes naturelles et leur esprit ingénieux à des découvertes utiles ou à des recherches intéressantes?

Allons donc! Ils font mieux.

Ils ont inventé le cigare à éclat, dans la fabrication duquel ils ont spirituellement mis une certaine matière inflammable qui le fait éclater à volonté.

Et ce ne sont ni ses inventeurs, ni ses propagateurs qui le fument. Ce sont des dupes qui acceptent avec reconnaissance un magnifique cigare qu'on leur offre et qui ne s'aperçoivent de la criminelle plaisanterie que lorsque des tonnerres et des éclairs partent de leurs bouches.

Un cocher a été déjà victime de cette mauvaise farce. D'autres plaintes nous arrivent à ce sujet.

Espérons qu'on ne tardera pas à signaler bientôt un de ces mystificateurs de la pire espèce à la police. Une bonne leçon servira d'exemple.

BULLETIN DES COURS.

FRANCE. — L'Empereur et l'Impératrice ont, il y a trois jours, rendu visite à la princesse de Metternich, à la villa Staub, à Bougival.

Il est bien arrêté que l'Empereur prendra le commandement des troupes en campagne; mais il n'y a rien de positif encore quant au moment du départ de Sa Majesté.

ALLEMAGNE. — Le prince Léopold de Hohenzollern, dont le nom fait tant de bruit depuis quelques jours, se trouve en villégiature aux eaux de Reichenhall, en Bavière.

(*Mémorial diplomatique.*)

Le docteur Mangon qui a voyagé dans l'Afrique australe, dit le *Gaulois*, raconte qu'en arrivant chez les Métélés il vit, sur une espèce de figuier gigantesque dont le feuillage reste toujours vert, un grand nombre de toits coniques qui recouvraient des maisons en miniature.

En s'approchant, il reconnut que cet arbre servait d'habitation à plusieurs familles d'aborigènes du pays, appelés *Bacones*; il escalada le figuier village, et il y compta 17 cases habitées, sans compter trois de celles-ci qui étaient en construction.

Arrivé à la plus élevée qui se trouvait à 30 pieds du sol, il y entra. Du foin y jonchait le plancher, et un cuiller ainsi qu'un bol plein de sauterelles en formaient tout l'ameublement.

Comme il n'avait pris aucune nourriture depuis la veille, il demanda la permission de manger de ce mets à une vieille femme qui était sur la porte. Aussitôt accoururent de toutes parts des indigènes pour voir l'étranger.

M. Mangon constata que ces constructions étaient des plus simples: un plancher oblong sur lequel on élève une hutte conique faite de branches et d'herbes entrelacées, de 6 pieds de diamètre et de 6 pieds de hauteur, voilà les maisons de ce peuple qui n'a pas encore songé à inventer des mitrailleuses et qui n'en est pas plus à plaindre pour cela.

En effet, qu'est-ce qui pourrait le rendre malheureux? l'étroitesse de ses huttes? mais n'a-t-il pas en compensation, le grand air et la liberté? N'est-il pas fils de la nature? ne vit-il pas au milieu d'un des plus beaux pays du monde?

Il est vrai que si le pays est beau la chaleur y est grande; mais n'a-t-il pas l'avantage de se vêtir comme notre premier père?

En somme, nous pensons comme le docteur Mangon paraît le faire, que toutes ces peuplades que nous désignons dédaigneusement par le titre de *sauvages*, et que nous croyons devoir plaindre, ne sont pas aussi malheureuses qu'elles en ont l'air. Un plat de sauterelles ne vaut certainement pas tout-à-fait autant, pour nous européens, qu'un plat de rognons sautés au champagne; mais, pour ces gens là en est-il de même? car enfin tous les goûts sont dans la nature, et ceux-ci ne revêtent telle ou telle forme qu'en égard au milieu dans lequel il ont pris naissance.

Qui sait si notre cuisine plairait à ces gens là, et s'ils ne prendraient pas en pitié nos mœurs singulièrement dépravées, et nos coutumes soi-disant civilisées?

Si nous avons de la pitié à dépenser, gardons la pour d'autres circonstances, et pour d'autres peuples. L'Europe elle-même nous fournit journellement assez d'occasions d'exercer ce sentiment qui nous pousse à avoir de la commisération pour nos semblables, et à leur venir en aide par toutes sortes de moyens.

Croyez vous que ces sauvages soient jamais exposés, comme le sont cette année nos agriculteurs, à perdre leurs récoltes? Non, car n'ayant pas de domaine proprement dit, ils vont chercher plus loin ce qu'ils ne peuvent obtenir à l'endroit où ils se trouvent.

VARIÉTÉS.

Notre Lion.

J'assistais un soir à la représentation d'un cirque américain de passage à Vannes.

Une scène émut vivement les spectateurs, celle du dompteur de lions entrant dans la cage parmi ses amis et honnêtes connaissances.

Je vis des femmes sensibles fondre en larmes; j'en vis d'autres se laisser aller avec terreur et abandon dans les bras de leurs voisins..... qui étaient sans doute leurs maris.

Cette scène m'a rappelé l'histoire suivante, qui prouve à quel point le lion est susceptible d'apprivoisement.

Il y a quelques années, lorsque je fus nommé officier au troisième régiment de spahis à Constantine, en débarquant à Philippeville, j'y trouvais mes chevaux arabes, plus mon ordonnance, que mon colonel avait eu la grâce de m'envoyer m'attendre dans cette ville.

Le lendemain, heureux de cette attention, je me mettais joyeusement en route pour Constantine.

A deux kilomètres du camp d'Ismindou, je rencontrai un demi-peloton de spahis, ayant à leur tête un maréchal de logis.

Après les *sala-malek* usités en pareil cas, j'appris de lui-même que ledit maréchal des logis était Gérard le tueur de lions qui, détaché au camp d'Ismindou, ayant appris ma nomination au 3^e régiment de spahis, auquel il appartenait lui-même, s'était empressé de venir me souhaiter la bienvenue.

Naturellement la conversation tomba sur les lions et les prouesses de leur destructeur. Il me demanda si j'étais disciple de saint Hubert; je répondis affirmativement, ajoutant avec un certain orgueil qu'à Oran il y avait aussi des lions et qu'au deuxième de spahis que je quittais, s'il n'y avait pas de Gérard, il y avait cependant des chasseurs de lions.

— Vous me comblez, mon lieutenant, fit-il; malgré cela la chose est au mieux, car une lionne m'est signalée par les tribus voisines, comme commettant aux environs des déprédations fort onéreuses pour elles. Si vous le voulez nous partirons demain matin avant l'aurore; nous serons accompagnés par deux officiers, comme vous et moi, portés vers les grandes émotions qui dramatisent l'existence.

Sûr de mon cœur, puisque c'est de cette place, plus ou moins forte chez certains hommes, que, dit-on, ressort la valeur... et l'amour, son digne pendant, sûr de ma carabine, sûr de mon coup d'œil, j'acceptais avec empressement l'invitation qui m'était si gracieusement faite.

Le lendemain matin, à trois heures, suivis de huit éclaireurs ou rabatteurs, tous spahis, nous partions, dirigeant notre marche dans l'est d'Ismindou.

Après un temps de galop de trois heures, nous arrivions dans la tribu qui avait le plus à se plaindre des méfaits de la lionne.

Les rabatteurs du pays se mirent immédiatement en campagne, heureux de posséder enfin chez eux le remède à leurs maux, dans la personne de Gérard le tueur de lions.

Nos spahis se joignent à eux; quant à notre troupe particulière, elle était ainsi composée, Gérard, maréchal des logis au 3^e de spahis; Durain, officier d'infanterie; Ménessier, alors sous-aide-major, aujourd'hui médecin de la maison du prince Napoléon, et enfin votre narrateur.

Ainsi groupés, nous fîmes nous embusquer dans un ravin où l'animal, s'il était trouvé, devait nous être rabattu.

A onze heures, fatigués par la chaleur et l'insuccès, nous rallions déjà vers la tribu pour nous y reposer, quand nous aperçûmes, sur un mamelon voisin, deux Arabes restés en arrière qui faisaient de signaux de fantasia avec leurs fusils.

J'envoyai immédiatement vers eux mon ordonnance qui, un instant après, venait nous annoncer que ces deux Arabes avaient enfin aperçu la lionne, flanquée de deux petits lionceaux, sur la lisière d'un bouquet de caroubiers voisin.

Immédiatement l'ordre de combat fut arrêté par Gérard. MM. Ménessier et Durain offrirent demarcher au-devant de la lionne en partant du point où nous étions alors tous réunis, pendant que moi et Gérard nous la tournions par le bois, afin de la mettre ainsi entre deux feux.

Quelques minutes après, chacun des partis de la chasse avait pris son rang de bataille. Gérard et moi, guidés par l'un des Arabes qui avaient découvert la lionne, — l'autre était resté avec MM. Ménessier et Durain, — nous arrivions à quatre-vingts mètres environ de l'endroit où on l'avait remarquée.

— A vous l'honneur, mon lieutenant, fit Gérard.

— Honneur accepté, maréchal des logis; vous, vous en regorgez et n'en avez plus besoin; mais il n'en est pas ainsi de moi.

Côte à côte avec mon guide, nous couvrant d'arbres et de rochers, nous approchons enfin du lieu signalé.

Je vois Ménessier et Durain qui, à cent cinquante mètres de nous, cheminent aussi avec précaution.

En retournant la tête, j'aperçois enfin la lionne, elle est couchée à l'ombre d'un caroubier, c'est une des plus belles de son espèce que j'aie jamais vues; ses deux nourrissons s'allaitent avec bonheur à ses luxuriantes mamelles, y puisant la vie, le courage et la férocité.

Gérard, qui me réservait généreusement tous les honneurs ou tous les horions de la journée, marchait à cinq pas derrière moi; mon guide s'était placé à ma gauche jusqu'à me toucher.

Je ne sais comment il fit son compte, mais il froissa imprudemment une branche qui en cassant produisit un bruit sec :

— *Din Zep caoued, ro fissa*, lui dis-je avec colère.

Peu flatté, sans doute, des compliments que je venais de lui faire dans sa langue, mon guide imprudent sans le vouloir, ne se le fit pas dire deux fois et il s'éloigna, je crus le remarquer, avec ivresse, avec bonheur même.

Son imprudence pouvait nous être fatale, si je n'avais pas été si complètement sur mer gardes.

Il nous avait fait découvrir, car la lionne fit alors trois bonds vers nous, jeta aux échos du ravin un rugissement accentué, puis s'arrêta, se campa en arrêt, me couvrant de son œil féroce, pendant que de sa queue puissante elle se battait les flancs.

Je jetai les yeux de côté et je vis Gérard derrière moi à cinq pas, appuyé sur sa carabine — cadeau du duc d'Orléans; — il était dans un état de calme le plus parfait.

— Avancez, avancez, mon lieutenant, dit-il, et tirez autant que possible au défaut de l'épaule.

Je fis quelques pas; un des lionceaux, — jeunesse toujours imprudente et inconsidérée, — se lança en avant. C'est alors que la lionne, craintive pour sa progéniture bondit vers moi. Je n'eus que le temps d'épauler et de tirer, avec précision et calme, paraît-il, car la lionne culbuta une fois sur elle-même, puis se releva pour recevoir mon second lingot trempé, mais cette fois en pleine tête.

De mon premier coup elle avait été atteinte en plein poitrail; je l'avais tirée à quarante pas, et du deuxième à trente-cinq environ. Nous constatâmes, lors du dépouillement, que mon premier lingot lui avait fouillé le cœur.

Les honneurs de la journée étaient à marquer à mon compte; la chance m'avait évidemment souri puisqu'elle était venue vers moi dans la personne de la lionne au lieu d'aller vers mes compagnons qui, braves et bons chasseurs, étaient furieux de son dédain.

Dès lors, nous nous emparâmes des deux lionceaux qui vendirent chèrement leur liberté. Ils n'avaient pas de dents, mais en revanche il avaient des mâchoires déjà vigoureuses.

Les tenant par droit de conquête, je m'en offris un, l'autre fut accepté par M. Bouscarin, colonel du 3^e de spahis, l'un des plus braves officiers de l'armée française, qui eut, quelques années plus tard, le malheureux honneur d'être tué au combat de Zaadcha.

A l'issue de la chasse nous fûmes conduits triomphalement à la tribu par le chérif, qui était venu en toute hâte nous inviter à nous reposer; inutile de dire que nous y fûmes fêtés en libérateurs.

Quant à mon orphelin, on lui donna une nourrice dans la personne barbe d'une chèvre.

Vous le voyez, on faisait bien les choses aux spahis.

Attachée à un figier abritant la cour de la maison arabe où j'avais planté ma tente, *nonnou* barbe fit preuve d'une bonne volonté et surtout d'une patience des plus méritoires envers son nourrisson, qui, disons-le franchement, n'était pas toujours reconnaissant et convenable; mais la cravache de manège était là dans toute sa splendeur, dure, coriace, inflexible pour les manques de respect maternel.

Enfin, quelques années après, je revenais en congé à Paris, blessé. J'y amenai mon ami Kader, qui certainement augmenta encore les beautés de la capitale par ses charmes et ses belles façons; car c'était un magnifique animal que j'avais alors habitude à obéir à mon regard.

Je demeurais alors rue de Moscou, n^o 10. Kader reposait la nuit dans ma chambre, mollement couché sur ma descente de lit, et, disons-le à sa louange, il se comportait comme un lion bien élevé.

Le matin jamais Kader ne bougeait avant moi; mais aussitôt que j'étais éveillé, appuyant ses deux grosses pattes sur mon lit, je lui livrais alors ma main qu'il baisait en la léchant respectueusement et non avec férocité; seulement, et soyons au moins sincère, je ne la lui abandonnais pas trop longtemps, et pour cause, car la langue de Kader n'avait pas le velouté des feuilles de roses; ensuite, qui sait? la vue du sang eût pu faire varier ses sentiments à mon égard; et l'on n'a jamais pu savoir comment il se fût comporté, surtout sachant que j'étais le bourreau de sa mère.

Peut-être s'en fut-il peu soucier! après tout; c'était un

lion de notre époque où ces sortes de sentiments ne sont guère plus vivants aux cœurs des hommes, et par entraînement dans ceux de fêtes féroces.

Un jour, Kader fit une escapade qui amena notre séparation. Voici dans quelle circonstance

Chaque matin, je le conduisais sur la plaine Monceau, toute voisine, on le sait, de la rue de Moscou.

Kader n'avait pas, que je sache, encore déjeuné, et tant il est vrai que de chasser le naturel par la porte il rentre par la croisée, il eut la mauvaise pensée de faire son repas du matin avec un gros et gras chien de boucher, auquel il cassa les reins d'un seul coup de dents, sauta sur le boucher lui-même, lui arracha sa corbeille et se mit à dévorer les côtelettes qu'elle contenait, et cela avec une aisance, une grâce, une entrain qui ne réjouissait pas du tout son maître, car la perspective de la carte à payer ne lui souriait que médiocrement.

Effectivement cet acte inqualifiable fit un bruit monstrueux dans le quartier.

Deux agents de police se rendirent sur les lieux du méfait et me sommèrent, sinon avec des formes très-respectueuses — j'étais en bourgeois — au moins à une distance qui l'était beaucoup, de vouloir bien décliner mon nom, ma profession et mon adresse.

Inutile d'ajouter qu'il fallut, bon gré, mal gré, s'exécuter devant ces bons gardiens de l'ordre. Je répondis :

M. de W..., 10, rue de Moscou, officier de spahis en congé, amateur dompteur de lions et de chevaux sauvages avec quelque vocation, mais sans clientèle, du moins pour le moment.

Messieurs de la police mirent mes indications sur leur portefeuille et le tout dans leur poche; mon affaire était donc parfaitement claire.

Cité devant le juge de paix de mon arrondissement, je fus condamné à payer cinquante francs le gros chien du boucher (mais Kader eut au moins la satisfaction de le manger); quant à la viande, j'en eus pour vingt-deux francs, total soixante-douze francs moins quatre journées de nourriture de ce gremlin de Kader à raison de deux francs par jour; total, soixante-quatre francs de fredaines. C'était un peu fort pour la bourse ordinairement assez plate d'un officier de spahis.

Hélas! si ça n'avait été que soixante-quatre francs, je me fusse cru le plus heureux des officiers de France et de Navarre; mais quatre jours après je recevais l'ordre du général commandant la place d'avoir à me séparer, dans le plus bref délai possible, de mon pauvre ami Kader.

Un militaire doit toujours savoir obéir; il a le droit de réfléchir, mais c'est seulement après avoir exécuté les ordres donnés. Jobéis, quoiqu'il m'en coûtât énormément.

Ce fut la larme à l'œil, que je fis mes adieux à Kader; les voisins, et surtout les voisines, chez lesquelles ses vertus privées avaient fait naître de véritables sentiments d'affection, en furent très-impressionnés.

Mais, dans une famille anglaise qui habitait le n^o 11, en face de chez moi, ce fut un véritable deuil du cœur, et j'ai encore dans le mien les larmes que répandit à cette occasion certaine miss Isabella qui avait toujours éprouvé une admiration, mêlée d'attachement, pour le roi du désert, si noble, si généreux, si résigné, dans son exil.

Il me restait bien encore un moyen terme, celui de retourner en Afrique, mais je ne pus jamais me résoudre à quitter Paris, la ville par excellence, après des années de privations de toutes sortes en Afrique! Cela étant dit, jetons une larme de regret sur la tombe lointaine de notre vaillant camarade Gérard le tueur de lions qui, à l'exemple d'Hercule, après avoir purgé l'Algérie d'une grande partie de ses bêtes féroces, s'est vu lâchement assassiné en Abyssinie par ses guides.

(Chasse illustrée) Baron de WOGAN.

ALFRED GABRIË, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 11 au 17 juillet 1870

GOLFE JUAN.			
b.	la Pauline,	français,	c. Gabriel, sable
ID.	b. Deux amis,	id. c. Gabriel,	id.
ID.	b. St-Jean,	id. c. Baralis,	id.
ID.	b. la Pauline,	id. c. Gabriel,	id.
ID.	b. Jeune Louise,	id. c. Baralis,	id.
ID.	b. Résurrection,	id. c. Ciaïs,	id.
ID.	b. St-Jean,	id. c. Baralis,	id.
MENTON.			
b.	St-Michel Archange,	id. c. Putzi,	sur lest
ID.	b. Elvire,	id. c. Palmaro,	vin
MARSEILLE.			
b.	Louise Thérèse,	id. c. Girard,	m. d.
ST-TROPEZ.			
b.	Belle brise,	id. c. Fornari,	bois
ID.	b. St-Joseph,	id. c. Palmaro,	vin
MENTON.			
b.	Louis Desiré,	id. c. Roquette,	s. lest

Départs du 11 au 17 juillet 1870.

ST-TROPEZ. b. *St-Joseph*, français, c. *Palmaro* f. vides
 GOLFE JUAN. b. *la Victoire*, id. c. *Girard*, sur lest
 ID. b. *la Pauline*, id. c. *Baralis*, id.
 ID. b. *St-Jean*, id. c. *Baralis*, id.
 ID. b. *Deux amis*, id. c. *Gabriel*, id.
 ID. b. *Résurrection*, id. c. *Ciaïs*, id.
 ID. b. *la Pauline*, id. c. *Gabriel*, id.
 ID. b. *Jeune Louise*, id. c. *Baralis*, id.
 ID. b. *St-Jean*, id. c. *Baralis*, id.
 NICE. b. *St-Martin*, italien, c. *Siccardi*, fruits
 ID. b. *Conception*, id. c. *Ginocchio*, Oignons
 FINALE. b. *Trois frères*, id. c. *Ginocchio*, sur lest
 MENTON. b. *Jeune Elvire*, français, c. *Palmaro*, id.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS									
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR							
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.		
			MENTON . . .	8	45	12	30	5	6	8	35	10	40
» 65	» 50	» 35	ROQUEBRUNE . . .	8	55	12	40	5	22	8	45	—	—
» 90	» 65	» 50	MONTE CARLO . . .	9	9	12	49	5	32	8	56	11	4
1 10	» 85	» 60	MONACO	9	23	12	56	5	36	9	3	11	10
1 80	1 35	1 »	EZE	9	34	1	9	5	44	9	16	—	—
2 »	1 50	1 10	BEAULIEU	9	42	1	17	5	57	9	24	—	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE . . .	9	49	1	24	6	5	9	31	11	33
2 80	2 10	1 55	NICE	10	2	1	37	6	16	9	44	11	46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR							
				H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.		
» 55	» 45	» 30		NICE	8	15	12	15	4	—	6	30	8
» 80	» 65	» 45	VILLEFRANCHE . . .	8	32	12	27	4	12	6	42	8	32
1 »	» 75	» 55	BEAULIEU	8	39	12	34	4	19	6	49	8	39
1 80	1 35	1 »	EZE	8	47	12	42	4	27	6	57	8	47
2 »	1 50	1 10	MONACO	9	10	1	—	4	41	7	11	9	2
2 20	1 65	1 25	MONTE CARLO . . .	9	16	1	6	4	47	7	17	9	8
2 80	2 10	1 55	ROQUEBRUNE	9	25	1	15	4	56	7	26	—	—
			MENTON	9	34	1	24	5	5	7	35	9	24

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.
 Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.
 pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.
 Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.
 A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR **LOUIS BOULAS**
 Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris
 Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.
 SALLE DE BILLARD.
 Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée
 Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.
 S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

Chez Visconti, rue du Cours, Nice :
 Œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice :
 poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

VILLA BELLA
A LOUER
 à la Saint-Michel prochain
 aux Moulins (près du Casino)
 S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco.

A VENDRE

Parcelles de terrain de diverses contenances
 Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.
 S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

TAVERNE ALLEMANDE

Tenu par JAMBOIS.
 Avenue Caroline, à la Condamine. — Déjeuners froids.

TIR AU PISTOLET

A LA CARABINE ET AU PISTOLET FLOBERT
 Avenue de la gare, près le Casino.

On trouve au tir un bel assortiment de Révolvers 7 milimètres, double mouvement.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1870.

La rade de Monaco protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. — CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS D'EAU DOUCE ET BAINS DE MER CHAUDS.

HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements parfaitement meublés. — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin.

CABINET DE LECTURE où se trouvent toutes les publica-

tions françaises et étrangères. — CONCERT de 7 1/2 à 10 1/2 du soir — Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Laurier-rose, des Tamarins et de toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.